

LE PAYS DU MILIEU

À Hélène Cadou

C'était une nuit d'hiver comme seuls les contes savent en inventer pour effrayer les enfants le soir à la veillée. Pas un quartier de lune, pas une poussière d'étoile. A la couche épaisse des nuages de Rennes que le vent de Nord-Ouest avait poussé là, s'était ajoutée la couche non moins noire de Nantes qu'une tempête de Sud-Ouest avait poussé ici. Le ciel du pays du milieu, qu'on disait pays de la Mée dans la langue du cru, semblait un énorme chaudron de sorcière au fond plus noir que le cul, où tournoyaient les vents, sifflaient les rafales, crépitaient les averses et roulait le tonnerre. Le ciel et la terre confondus dans un ruissellement d'argile rappelaient les temps très anciens d'avant le commencement des temps, le temps du grand Chaos, quand Dieu lui-même n'avait pas encore eu l'idée de séparer les eaux du ciel des eaux de la terre et de trouver cela bon.

Un char à bœufs s'était bourdé, cette nuit-là, dans la boue du chemin jusqu'à mi-roue. L'énorme bloc de pierre qu'on y avait chargé se dressait comme un mat immobile et fier dans chaque éclair de l'orage, comme un barbare vaincu. Trois hommes s'agitaient autour de l'attelage, crottés comme des gueux, ruisselants comme des marins. Un

quatrième, tout de noir vêtu, se tenait au pied du monstre sur la charrette, le front baissé et les mains jointes, dégoulinant comme les autres mais protégé de la boue du chemin.

— Allons gentils bœufs, imploraient les charretiers, pour la gloire de Notre Seigneur, par Saint Fiacre et pour l'amour de la Bonne Vierge, tirez-nous de l'ornière !

Insensibles aux prières, les bœufs ne bronchaient pas, plus pierre que la pierre qu'ils auraient dû tirer. L'homme en noir releva le front dans décoller ses mains l'une de l'autre.

— Est-ce ainsi qu'à l'habitude vous parlez à vos bêtes pour tirer vos attelages, demanda-t-il d'un ton où perçait l'impatience.

— A dire la vérité, non ! avoua un des hommes.

— Alors menez-les comme elles ont l'habitude d'être menées, ordonna l'homme en noir.

— C'est que votre habit... s'excusa le deuxième homme.

— Nous n'osons pas, monsieur l'abbé, termina le troisième.

— Préférez-vous donc que nous disparaissions tous les quatre, et ma pierre et vos bœufs, dans les entrailles de la terre ? J'en connais plus d'un qui serait heureux de colporter au pays que le vieux menhir s'est vengé. Menez vos bêtes comme elles doivent l'être, vous dis-je. Le Seigneur saura vous pardonner ce petit mal pour un grand bien. Moi qui n'ai pas sa miséricorde, je ferai en sorte de ne pas vous entendre.

Desserrant ses deux mains jusqu'alors toujours jointes, l'abbé enfonça ses deux index dans ses deux oreilles et les paysans, après s'être signés, se remirent à l'ouvrage.

— A hue ! Nom de Dieu ! Va-tu la bouger, ta carcasse, vieille carne ! cria le premier.

— A dia, gash marazendou ! Par les cornes de l'enfer, tu vas tâter du bâton, fit le deuxième.

Le troisième, qui était le plus vieux et le plus expérimenté, lâcha une bordée de jurons en français de France, en Gallo et en patois, sacra plus de saints que le pape n'en connaît, invoqua plus de diables que Satan n'en recense et les bœufs, rassurés par la langue familière, dans un suprême effort, tirèrent l'attelage de la boue.

— Le Seigneur vous pardonne, fit l'abbé libérant un doigt de son oreille pour bénir les charretiers.

Le convoi reprit son chemin bringuebalant dans la nuit. L'orage s'épuisait, ainsi que la pluie et le vent. On entendait à présent ruisseler les eaux en torrents dans les champs et les fossés. Il se formait dans les creux de grandes flaques jaunes où la lune encore apeurée revint bientôt se faire une beauté.

Arrivé au bout du village, l'abbé remercia les meneurs de bœufs et les paya d'une bénédiction qu'ils reçurent un genou en terre, comme le voulait la coutume de l'époque. Ils s'éloignèrent tous les trois dans la nuit, vers leur ferme et leur lit, à la Riolais, à la Chênerie, à la Gauffrière. Le claquement de leurs comètes sur le chemin s'éteignit peu à peu comme une averse qui cesse.

Pourquoi l'abbé s'obstinait-il à vouloir réunir toutes les pierres de la contrée à l'entrée du village ? Aucun des trois n'aurait pu le dire sans risque de se tromper. Ce n'était pas leur affaire. Au pays de la Mée, le pays du milieu, on évitait de

poser les questions auxquelles personne ne savait répondre. On avait tant de choses à s'occuper ! Nourrir les bêtes, semer et récolter, ramasser les pommes, couper le sac, serrer la vis du pressoir, emplir les barriques, vider les barriques, goûter la goutte, marier les filles et les gars, tuer le cochon, recevoir les amis, moudre le grain, rentrer le foin, couper le bois, tirer l'argile, érafler les haies, tresser les paniers, soigner les bêtes et regarder les enfants grandir... C'était bien assez pour occuper une vie d'homme. Il restait à peine le temps de donner la main à l'abbé. S'il estimait que collectionner les pierres du pays comme un petit Poucet qui se serait vu à la taille d'un géant participait à la gloire du Seigneur, que pouvait-on y répondre ? Il parlait fort bien, en français de France et en latin d'église. Il était instruit et devait savoir ce qu'il faisait.

Les hommes partis, le serviteur de Dieu resta seul dans la nuit mouillée de la Mée, seul au centre du cercle des pierres qui montaient la garde tout autour de lui. Il y en avait des dizaines, peut-être une centaine, des grosses et des énormes qui grimpaient à l'assaut des étoiles. Au sommet de la butte se dressait la croix du Christ encadrée de celle des deux larrons, le mauvais et le moins pire. Saint Jacques, Marie Salomé et quantité de pieuses figures ornaient les mégalithes païens arrachés à la terre des champs de Saint-Aubin, de Saint-Vincent et aux forêts de Moisdon. Il y en aurait un jour jusqu'au bas des prés, en plus grand nombre qu'à Pontchâteau. L'abbé s'autorisa un sourire. Il était trempé, exténué par le voyage dans la tempête et pourtant il avait chaud, chaud au corps, au cœur et à l'âme. Les Bretons ont la tête dure pensait-il. Pas aussi dure pourtant que le grès des pierres celtes. Quelle tête pourrait lui résister, à lui qui savait

convertir les rochers les plus durs ? Sautant du chariot, il tira d'un appentis un crucifix et une massette et revint à sa pierre en récitant une prière de son invention :

Débris d'un culte sanguinaire

De vieux rochers gisaient, épars au fond des champs.

Nos bras avec amour en ont fait ce calvaire

Œuvre de Bretons, bons croyants."

Il grimpa sur le montant de la charrette et entreprit de planter le crucifix au sommet du menhir. Le son clair de la masse sur le fer résonna dans la nuit. Un chien aboya au loin dans une cour. La lune craintive se cacha. Un éclair attardé, arrière-garde de l'orage, gourmand du fer de la pierre et du pays, sur le fer de la croix se jeta. Un essaim d'abeilles bourdonna aux oreilles de l'abbé. Une flamme d'enfer s'alluma au bout de ses saints doigts. Il bascula, tomba, se releva, tomba de nouveau, se releva encore, trois fois, comme le Christ au Golgotha. On le retrouva au matin, la soutane en bataille et la tête dans le puits, au bas du chemin de croix.

Les gens du lieu de fer au pays du milieu, gens sages et ennemis des guerres, firent taire les fous qui parlaient de malédiction et les médisants qui causaient de folie. Le bon abbé, épuisé par sa grande œuvre, avait trouvé le repos au pied de son calvaire. Ainsi Dieu en avait-il décidé. On cessa dès lors d'aller chercher des pierres pour les baptiser et l'on songea à construire une nouvelle église pour remplacer l'ancienne qui menaçait de s'écrouler. Le calvaire resta là, à l'entrée du pays, comme une flaque d'eau sur l'argile des champs et des chemins, un souvenir.

Il y eut d'autres jours et d'autres nuits ordinaires, des moissons et des labours, des mariages et des enterrements. Des hommes jeunes et solides s'en allèrent à la guerre, privant les champs de bras et les barriques de gosiers. Certains en revinrent, d'autres non, dont on inscrivit les patronymes dans la pierre au bas du calvaire de l'abbé. Le cimetière avait déménagé à côté d'eux afin que les souvenirs vécussent avec les souvenirs. L'église nouvelle demeura sans clocher. On oublia la guerre comme on oublie la pluie, en attendant la prochaine. Elle vint comme la pluie dans le ciel bombardé de Nantes et sur les route chenillées de Rennes. On la croisa au pays de la Mée; un camion menait mourir dans une clairière cinquante soldats sans armes et sans autre uniforme que celui bigarré de la liberté et des ciels à venir. On oublia la guerre comme on oublie la pluie.

Il y eut des jours et des nuits ordinaires au pays du milieu. Le maréchal ferrant mouillait ses derniers fers à même la mare du bourg avec des sifflements de fumée et des odeurs de corne, le moulin arrêta ses ailes dans le vent de Rennes et dans le vent de Nantes. Si le bruit d'un moteur couvrait de plus en plus souvent celui des sabots sur les routes, personne n'imaginait un jour un pays sans chevaux et des vaches sans cornes. Il y avait des trains à la gare, des pommes dans les celliers, du cidre dans les barriques, de la musique et des courses de vélo quand Pâques annonçait le retour du printemps. Tout était en ordre quand le nouvel instituteur arriva au pays.

C'était un matin d'automne comme seuls les contes savent en inventer pour émerveiller les enfants avant d'aller dormir. La lumière était fraîche et bleue

comme les ardoises des toits et les schistes des palis. Rouge la Forêt Pavée et les bois de Beauregard, comme le fer affleurant aux chemins. Avec la brume blanche qui montait des champs, c'était un matin d'octobre déguisé en quatorze juillet.

"Liberté, égalité, fraternité". L'homme lut et relut la devise retrouvée inscrite au fronton de l'école. Il portait un paletot, un pantalon de velours noir et des comètes à l'ancienne. Liberté, égalité, fraternité. Il pensa que le dernier mot englobait les deux autres et sourit. Le programme lui plaisait. Sans avoir jamais vraiment quitté son pays, il avait beaucoup voyagé de bourg en village et de village en ville, à la recherche de la place qui serait sa place. Au pays du fer où les boussoles s'affolent, il se vit à égale distance du Nord, du Sud de l'Est et de l'Ouest, sur le pivot immobile de l'aiguille. Il ne sert plus à rien de courir quand le ciel s'ouvre aux quatre horizons. Il sut qu'il était arrivé.

Midi sonna à l'église sans clocher, et c'était un midi à l'exactly milieu du soir et du matin. Un homme traversa la place d'un pas vif et disparut dans une échoppe de cordonnier. C'était Jean Juste, le sacristain ainsi nommé parce que jamais on ne l'avait entendu sonner avec une minute de retard ou d'avance sur la course du soleil. Sa boutique était envahie de chaussures en attente. Elles pouvaient bien attendre. Personne n'était pressé de les frotter aux chemins inconnus du monde.

L'étranger déposa sa petite valise et son grand amour dans la maison école et s'installa au pays comme un arbre se plante dans un champ. Avec patience, il poussa ses racines dans la terre et la première saison lui donna des amis, celui qui connaissait les secrets du bois, et celui qui soignait les moulins. Avec tendresse, il déplaça son regard sur la lumière, les choses et les gens et trouva bientôt dans la lumière, les

choses et les gens des mots qu'il tissait en poèmes, le soir sous la lampe, dans la chambre au-dessus de l'école.

Pourquoi l'instituteur écrivait-il des poésies ? On aurait été bien en peine de répondre à une question pareille. On avait tant de choses à s'occuper dans le pays du milieu. Nourrir les bêtes, semer et récolter, ramasser les pommes, couper le sac, serrer la vis du pressoir, emplir les barriques, vider les barriques, goûter la goutte, marier les filles et les gars, tuer le cochon, recevoir les amis, moudre le grain, rentrer le foin, couper le bois, tirer l'argile, érafler les haies, tresser les paniers, soigner les bêtes et regarder les enfants grandir... C'était toujours bien assez pour occuper une vie d'homme. Il restait juste assez de temps pour prendre le pastis avec le maître, le soir chez Caridel. L'instituteur avait de l'instruction, il connaissait l'orthographe et la grammaire. Il devait savoir ce qu'il faisait.

Quand un matin de mars, la veille du printemps, une voiture emporta le maître d'école ni vers le Sud, ni vers le Nord, ni vers l'Est ni vers l'Ouest mais au cœur de la terre où disparaissent les pluies que l'argile ne retient qu'un temps à la surface des champs, les gens du pays de fer virent s'en aller un des leurs. Ils hochèrent la tête à cause de la jeunesse, sans révolte pourtant. Qu'on soit abbé en soutane ou instituteur de la République, on ne choisit pas plus le jour du grand départ.

Certains devinèrent la lumière que l'ombre du maître avait laissée dans les yeux en pleurs de son amour. Quelques uns se demandèrent en silence si ce n'était pas pour cette lumière-là que l'instituteur écrivait des poèmes.

Et la vie reprit un cours que rien ne semblait devoir interrompre.

Il y eut d'autres jours pour oublier peu à peu l'homme en velours noir qui arpentait le soir les chemins avec son chien. Il y eut d'autres nuits sans lumière dans la chambre au-dessus de l'école. Il y avait toujours les courses de vélo à Pâques, les manèges qui tournaient en silence sur la place jusqu'à la sortie des vêpres, le curé qui tonnait dans la châtaigne contre les retardataires à l'office et les aubades de fanfares sur le pré du calvaire le premier dimanche de mai. Il y eut en plus des fermes qui mourraient et des fermes qui grandissaient, le Crédit Agricole qui prêtait et les traites qui tombaient. Il y eut en moins les trains à la gare et les soirs d'été à causer sur la place. Il y avait la télévision dans chaque maison. Il y eut encore des jeunes qui partaient soldats et revenaient se marier. Certains parlèrent du désert, du sable et des nuits de garde derrière des fils de fer barbelés. Les vieux hochaient la tête, hésitant à croire qu'on pouvait encore faire la guerre quelque part.

Et puis il y eut un soir, un soir comme seuls les hommes savent les inventer pour rester vivants dans le temps qui passe et repasse, le temps qui change et nous change et nous laisse pourtant semblable qu'on voyage à pied, à cheval ou en automobile. L'enfant rentra à la maison, son cartable sous le bras.

— Grand-mère, j'ai une poésie à apprendre. Tu peux me faire réciter ?

La femme posa son ouvrage et tira sa chaise vers la fenêtre pour y chercher la fin du jour. L'enfant leva la tête, debout, les mains derrière le dos. Il ressuscita les mots comme la terre rend un jour la pluie aux rivières du pays:

Car j'aime ce village emmuré de forêts

Et ses très vieilles gens comme des pots de grès

Qui tendent leur oreille au carrefour des routes

Avec des mouvements qui font croire qu'ils doutent."

Dans la maisons ce soir-là, grand-mère tendit l'oreille. Tait-ce pour cela que l'instituteur, autrefois, écrivait des poèmes ? Pour retrouver un soir par la voix d'un enfant de retour de l'école neuve "la rumeur terrestre de son sang" ?

Il n'y a pas si longtemps, on a rouvert la vieille école. Des classes s'y poussent du coude et y parlent à voix basse. Les anciens hésitent encore à en franchir le seuil. On y trouve rangés dans des vitrines et des livres les mots que le poète ramassait dans la campagne d'ici et qu'il assemblait le soir sous la lampe, chemin fraternel ouvert à tous ceux qui rêvent du ciel quand les autres regardent tomber la pluie.

Les mots des livres sont aussi légers que les pierres du calvaire sont lourdes. Les gens du milieu conservent les uns et les autres comme la glaise garde la pluie à la surface des champs. Dans la mémoire entière du pays, les nouveaux arrivants des lotissements et des fermes rénovées sauront choisir le chemin qui leur convient le mieux pour nourrir leurs racines au pays de Louisfert.

Dominique Lemaire © 1998